

François Salès

L'INCENDIAIRE

*« Dans sa lutte permanente
contre la gravitation, l'arme
principale d'une étoile est
l'arme nucléaire. »*

Jean-Pierre Luminet

INTRODUCTION

Ce que vous savez, vous le direz.

*Ce que vous ignorez, vous en direz
l'ignorance.*

Ce qui vous échappe, vous le décrirez.

*Ce que vous soupçonnez, vous pourrez
l'affirmer.*

*Ce que vous pensez, toujours vous aurez
le droit de le taire.*

*Soyez sans retenue, car les mensonges
nous importent autant que les vérités.*

VIEIL HOMME

“ La première fois qu’on l’a vu, ça chauffait de partout.

L’incendie avait pris dans les vallons du Nord, de la garrigue dégueulasse de toute façon tout le monde s’en foutait, mais pendant qu’on s’occupait de ce chiendent tous les grands prés de l’ouest s’étaient embrasés, des hectares de blé, et ensuite les flammes avaient sauté les trois rivières, ça on n’avait jamais vu, et descendaient vers les faubourgs en couchant tous les pins. Des catastrophes comme ça on n’en croise pas souvent. Les baraques tombaient comme des mouches.

Tout le monde était en furie et ce type-là aussi. On peut pas dire, il ménageait pas sa peine. D’ici ou pas d’ici il portait ses seaux comme les autres. Un enragé dans son genre.

Et vous ne l’aviez jamais vu auparavant ?

Ah non, ce type personne l’avait jamais vu. Quand les flammes ont brutalement pris un demi-tour pour descendre vers le port il y a eu un mouvement de panique. Ceux du bas

ont commencé à sortir les barques et à lancer les enfants à la mer.

Le type il était resté en arrière et c'est à ce moment qu'on s'est croisés. « Il faut incendier la forêt de résineux, là-bas. » Je ne sais pas s'il me parlait ou seulement à lui-même. Mais très vite il a répété : « Il faut incendier la forêt de résineux, là-bas. »

« C'est la Forêt des ancêtres ! » j'ai dit.

« Et bien, il faut incendier la Forêt des ancêtres. »

« Vous êtes fous ! »

« Tu veux sauver ta ville ? Alors crois-moi. »

On a couru jusqu'au rocher de Bellevue et là j'ai gueulé au chef de brigade qu'un type du Nord disait qu'il fallait incendier la Forêt des ancêtres.

« Les types du Nord qu'ils aillent se faire enculer ! » a dit le chef de brigade. Je m'excuse, n'est-ce pas, c'est ce qu'il a dit. Et encore : « Ils éteignent les incendies en foutant le feu les gars du Nord ? Ils sont forts, tiens ! »

Mais comme le bourgmestre était aussi sur le rocher de Bellevue il a demandé à parler au type. Alors le gars du Nord s'est approché et a commencé à s'expliquer en pointant différents points de l'horizon. Mais je n'ai pas pu entendre ce qu'il disait à cause du putain de vent.

Quand il a eu terminé, le bourgmestre s'est tourné vers ses hommes et a ordonné d'incendier la Forêt des ancêtres.

BOURGMESTRE

“ Je l’ai reçu quelques jours après le grand incendie.

Quatre ou cinq jours peut-être.

Je me devais de le recevoir rapidement. Son idée de brûler la Forêt des ancêtres avait sauvé la ville d’une catastrophe majeure. Le feu s’était trouvé privé de combustible et s’était arrêté aux portes extérieures.

Je l’ai félicité pour son sang-froid et la clairvoyance de son point de vue.

Au nom de toute la cité je l’ai remercié, aussi chaleureusement que me le permettait l’exercice de mes fonctions. Le chef de brigade, qui se trouvait présent à ma demande, s’est excusé pour la verdeur de ses propos le jour de l’incendie, que nous nous accordâmes à attribuer à la tension et à l’angoisse du moment.

Pour terminer je lui demandai ce qu’il comptait faire, à quoi il répondit qu’il lui plairait de s’installer parmi nous.

« Vous êtes le bienvenu. En quoi puis-je vous aider ? »

« Un logement modeste et un emploi me permettant de le payer sont tout ce dont j'ai besoin. »

Je lui promis cela dans un délai d'une semaine.

Où avait-il donc dormi jusque là et durant ce délai supplémentaire ?

Je n'en ai pas la moindre idée.

VOISIN

“ Ils l’avaient casé dans la baraque en face de chez moi. Je veux dire en face de l’autre côté de la coudière, on n’est pas très serrés par ici.

La baraque aux trois pins qu’on l’appelle.

Les pins ils sont beaux, je dis pas, enfin ils étaient, mais la bicoque honnêtement elle valait rien. Ce serait que moi je l’aurais rasée depuis longtemps. Ils se sont un peu payés sa gueule à mon avis.

Enfin fallait bien loger ce gars, il paraît qu’il avait sauvé la ville.

Moi je sais pas.

Et puis un métier qu’ils lui ont refilé aussi. Un truc de gratte-papier sans doute, à faire des listes qui servent à rien. Payer des gens à rien foutre, c’est pas ce qui manque chez nous !

En tout cas ça devait pas beaucoup le fatiguer vu qu’il était tout le temps chez lui.

Et tout le temps enfermé.

Ca, c’était pas un sportif, c’est sûr !

Il ne recevait personne ?

Si, des jeunes gens.
Et une fille.
Surtout la fille.

Sa maîtresse ?

Boh... Ca m'étonnerait quand même.

ECOLIERS

“ La maîtresse nous a mis en rang et on est tous allés au gymnase, mais pas pour le sport a dit la maîtresse, pour un événement.

Ensuite le directeur est venu dans le gymnase et a dit que nous allions rencontrer un héros. Il y avait toutes les classes, même les grands et aussi les petits.

Et puis le directeur est sorti et toutes les maîtresses sont sorties et on a lancé des boulettes sur les petits.

Après le directeur et les maîtresses sont revenues et ont tous crié en même temps en disant qu'on leur faisait honte devant celui qui avait sauvé nos maisons, et ils ont montré un monsieur qui avait rien de spécial.

Le monsieur nous a dit bonjour et il avait un drôle d'accent. On a ri.

Le directeur a expliqué que le monsieur avait arrêté l'incendie qui menaçait notre cité et que c'était un acte héroïque. Alors on a tous demandé comment il avait fait et s'il pouvait nous faire une démonstration même avec une seule allumette, et on a aussi demandé d'où venait le feu et qui l'avait allumé, et les petits ont voulu savoir où était passé le feu après que le monsieur l'ait arrêté, et tout le monde a rigolé tellement les petits ils sont débiles et

des boulettes ont été lancées, mais c'était pas nous.

Alors le directeur nous a demandé d'applaudir et c'est ce qu'on a fait, et on a aussi crié « Merci ! » au signe de la maîtresse et le monsieur est parti et on a bien vu qu'il rigolait en sortant.

FONCTIONNAIRE

“ L’arrivée de cet homme dans mon service est la plus grande bénédiction de ma carrière administrative.

Que sa présence nous fut entièrement inutile n’entre pas du tout en ligne de compte. De toute façon un commis aux écritures sert rarement à grand chose. D’autres diront que c’est un poste indispensable. Peu importe.

Ce type vous plaçait immédiatement très au-delà de ce genre de débat. C’était avec lui comme si la vacuité d’une routine administrative recelait soudain le secret de la vie. Ceci est très mal exprimé, car lui n’employait jamais de périphrases aussi alambiquées.

Son humour semblait sans borne, ni morale, ni de bon goût.

Avec lui l’ennui devenait un art de vivre.

Jamais nos bureaux n’avaient connu cet espace !

Quel était son métier d’origine ?

Il est étonnant que la pensée de le lui demander ne m'ait jamais ne serait-ce qu'effleuré l'esprit !

Travaillait-il correctement pour vous ?

Je n'ai pas le souvenir de la moindre erreur qu'il eut pu commettre.

VIEILLE FEMME

“ Vous voyez comment est fait le pays : vous avez les grands prés de l’ouest, enfin ce qu’il en reste, qui font une espèce de grand fer à cheval, avec les trois rivières qui sillonnent, bien, au-delà il y a la garrigue qui n’intéresse personne à part deux trois cinglés qui communient avec le romarin ou ceux qui posent des pièges à lièvres rapport qu’ils savent rien faire d’autre, par contre sous les grands prés ça descend en pente douce, avec des vignes partout, c’est magnifique, et là d’un coup le grand fjord et la ville tout autour, on dit ce qu’on veut mais des endroits comme ça y en a pas deux sur terre, et puis j’y arrive, alors plus loin le grand décochement et les falaises sur des kilomètres, les falaises de craies que la mer mange tous les jours même qu’on y a retrouvé en bas des troupeaux entiers de moutons.

Maintenant je vais vous dire : lui, il se promenait sans cesse là-haut.
Sur les falaises.

Et donc ?

Comment ça « et donc ? » !
Mais personne n'a jamais fait ça ici !

*Son voisin nous a pourtant dit qu'il le
voyait toujours enfermé.*

Ah ben celui-là, s'il a attendu de dessaouler
pour ouvrir l'œil c'est sûr qu'il a pas dû voir
grand chose !

ETUDIANT

“ C’est dans un bar que je l’ai rencontré pour la première fois.

Croyez-le ou pas, mais ce mec-là il savait picoler !

Je sais que ça ne colle pas avec l’idée que beaucoup s’en font, mais c’est un fait que pour le suivre sur ce terrain fallait s’accrocher.

Et puis quand il était bourré alors il levait l’index, bloqué comme ça, et il ne parlait plus que par citations de moralistes du XVIIIème siècle. Toujours en donnant les sources.

C’est sûr que c’était un type cultivé. Y a pas à dire.

Il se mêlait à toutes nos conversations. Toujours. Quel que soit le sujet et il posait beaucoup de questions. En revanche il était très difficile de lui connaître une opinion. Son visage indiquait qu’il en avait une, franchement ce n’était pas le visage de quelqu’un qui n’a pas d’avis, mais pour ce qui est de l’exprimer, ça autant demander à un chien de tricoter.

On l’a vu souvent, avec la bande, on l’invitait à notre table, il ne refusait jamais et c’était la garantie de bien se marrer, entendu que dans le rayon dérision personne ne lui arrivait à la

cheville, même les carabins de médecine qui en tiennent pourtant une couche.

Mais sinon il restait seul à sa table à picoler lentement. Lentement mais longtemps.

Un jour de picole avancée je lui ai demandé quel était son vrai métier.

« Commis aux écritures. », il a dit et il a éclaté de rire.

« Non, mais le vrai. »

« Ben écrivain, donc commis aux écritures, tu vois. » et il a rit de nouveau.

« Et tu écris sur quoi ? »

Il est resté silencieux un bon moment. Le temps de se siffler deux verres on va dire. Et puis il a répondu : « Sur les pierres ».

Il était géologue ?

On non, ça certainement pas !

Mais à mon avis il n'était pas des masses écrivain non plus.

BIBLIOTHEQUAIRE

“ Un mois après le grand incendie il est venu s’inscrire à la bibliothèque centrale.

Je ne peux pas expliquer pourquoi il a mis si longtemps à venir. Je n’ai jamais osé le lui demander. Il m’a toujours intimidé. Je sais que certains prétendent l’avoir vu rire et faire rire, mais ici jamais, même l’esquisse d’un sourire il ne fallait pas l’espérer.

En tant qu’employé municipal il avait droit à un tarif préférentiel, mais moi je ne lui ai jamais rien facturé, parce que je sais bien que sans son intervention le jour du grand incendie toute la bibliothèque partait en fumée. J’ai balayé des cendres pendant des mois et l’odeur de brûlé je la sens encore. Le jour de la catastrophe je l’ai passé sur le toit de la bibliothèque, ça sentait la mort de partout, la mort des incunables, la mort de notre histoire, la mort des mots et accessoirement la mienne. Jamais je ne serais descendu du toit. Ce type je lui dois tout. Il peut venir au milieu de la nuit, je lui ouvre !

Ce qui au demeurant est bien la proposition la plus inutile, car il s’est toujours présenté avec une précision de coucou suisse : à midi, un jour sur deux et pour deux heures. Enfin,

jusqu'à ce qu'il rencontre une lectrice, là ça s'est mis à changer.

Il empruntait des livres d'astronomie, d'astrophysique ou de géologie, jamais rien d'autre. Pas un ouvrage de littérature, pas un recueil de poésie, rien. Et pourtant lorsqu'on parlait avec lui on voyait vite que c'était quelqu'un de lettré. Mais non, rien que l'astrophysique ou la géologie et sans distinction de qualité. Parfois je le prévenais : « Ce sont des ouvrages datés vous savez, ça n'a plus cours, tout est faux là-dedans. » « Donnez toujours. » Et il partait lire ces inepties.

Toujours sur place et sans jamais prendre la moindre note.

« Vous aimez ça, vous, l'astronomie ! » que je lui disais parfois.

Et lui toujours de me répondre : « Ben... c'est toujours mieux que le reste... », et il hochait la tête sans sourire.

Et cela signifiait quoi ?

Et bien, comment exprimer cela ?

Je pense que ça voulait dire qu'il préférerait regarder au loin.

PORTEFAIX

Ce gars venait tous les dimanches matin et il demandait des petits poulpes.

Au marché, vous voyez.

Bon je suppose qu'il aimait ça... et puis il parlait avec n'importe qui, les marchandes et tout ça, avec un drôle d'accent ça faisait bien marrer tout le monde, mais on avait du respect à cause de l'incendie, alors les bonnes femmes elles rajoutaient souvent du poulpe à l'œil.

Après il se baladait un bout de temps avec ses poulpes emballés, il allait voir les marins, il posait tout un tas de questions sur le métier. Les filets, les bancs, les trajets, les bateaux, enfin tout, j'sais pas, c'est bizarre de vouloir tout savoir comme ça. Enfin moi je l'aimais bien, je peux pas dire du mal.

Et la grande barre ?

Bon... oui... la barre...

La grande barre du large on l'appelle ici.

Il comprenait pas pourquoi que les marins longeaient la côte pour aller au large, alors ils lui ont expliqué l'histoire de la barre, qui est

une vague tueuse, tout le monde connaît ça ici, qui est infranchissable et que personne n'a jamais passée depuis la nuit des temps.

C'est la grande barre du large. On plaisante pas avec ça. C'est comme l'œil de Dieu chez nous.

Et ben un jour, mais c'était pas mal après, il leur a dit qu'à son avis y avait moyen de franchir la barre. En s'y prenant bien, y avait moyen.

« Ben mon con ! » qu'on lui a dit.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise d'autre quand un gars dit une connerie ?

Pour la suite j'ai rien à rajouter.

C'est entre lui et les marins.

N'importe qui peut dire des conneries. Ca arrive tout le temps. C'est pas ça qui est grave.

Ce qui est grave c'est d'écouter les conneries.

Mais tout le monde ne pense pas comme ça, bien sûr.

Surtout les marins.

JEUNE FILLE 1

“ Nous nous sommes rencontrés au théâtre de verdure, celui qui domine la mer au-dessus de la crique Sud. Ce soir-là on y donnait *Timon d'Athènes*. De manière assez inexplicable, en tout cas inexplicquée, la troupe de la ville s'était mise soudain à monter tout un tas de pièces de Shakespeare. Plutôt assez mal, il faut bien le reconnaître. Mais enfin, c'était toujours mieux que les pastorales habituelles. Avec *Timon d'Athènes* qui est une pièce si étrange vous savez, si pleine d'ellipses et dont personne ne sait si on doit en rire ou en pleurer, on avait vraiment touché le fond en terme de médiocrité de mise en scène.

Lui je l'ai remarqué tout de suite dans la maigre assistance, parce qu'il avait une intensité d'écoute qu'on ne rencontre jamais chez nous. Ici pendant les représentations tout le monde se lève à loisir, croque des graines de tournesol en crachant la coque entre ses jambes, s'interpelle de la main ou de la voix, commente à voix haute, rit hors de propos, enfin vit à peu près sans entrave. Lui il s'asseyait au troisième rang, toujours le troisième, et ensuite il écoutait sans bouger. Aux entractes en revanche il devenait subitement très expansif, parlait et riait très

fort en commentant la pièce. Toujours avec beaucoup d'enthousiasme, malgré l'inanité des mises en scène. Et pourtant on voyait bien que sa connaissance du théâtre était très grande et son amour de ça. Il semblait si heureux! Cela dit il ne parlait jamais des interprètes, ni de ceux de la soirée, ni d'autres qu'il aurait vu faire mieux. Il discutait à propos du texte et des circonstances d'écriture. Il connaissait tout un tas d'anecdotes sur la vie intime des auteurs. Et puis soudain il se mettait à raconter des blagues un peu graveleuses et la conversation était terminée.

Nous nous sommes regardés dès le premier soir. Nos regards se croisaient à l'entracte ou pendant les applaudissements. Dans la file d'attente aussi.

Son regard était si intense quand il le posait sur moi, pareil à celui qu'il avait durant la représentation. Un regard si doux à la fois, avec une tristesse résignée et soudain comme un désarroi affolé qui lui faisait baisser les paupières. Il m'enveloppait entièrement.

C'était très différent lorsqu'il parlait aux autres.

Sans m'en rendre compte je me mis à retourner voir plusieurs fois la même pièce, ce que je ne faisais jamais auparavant. Je me débrouillais aussi pour y aller seule, sans mes camarades.

Un soir, c'était *Beaucoup de bruit pour rien* je m'en souviens, il me sourit dans la file d'attente et je lui rendis son sourire.

Après quoi nous gardâmes cette habitude de nous sourire de loin.

Plus tard que furent vos sujets de conversation ?

Mais voyons, nous n'avons jamais échangé le moindre mot !

Jamais ?

Ah, jamais !

J'étais si jeune et si timide.

Oh, et d'ailleurs je le suis encore, n'est-ce pas ?

C'était il y a si peu de temps.

Et il me semblait si impressionnant !

Et lui ?

Au fond je pense que lui aussi était très timide.

Autant que moi sans doute.

Ou bien alors c'était là toute la relation qu'il souhaitait avoir avec moi.

Vous estimez donc avoir vécu une relation avec lui ?

Bien sûr.
Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.
Une relation très importante.
Vous savez, comme dans ce long roman qui se
déroule dans un sanatorium, *Der Zauberberg*
n'est-ce pas, vous connaissez ?

Non.

Voilà, c'était comme ça.

GARDIEN DU PHARE

“Vu ma position, comprenez que je ne vous apprenne pas grand chose.

Par définition un gardien de phare ça ne voit rien.

C'est-à-dire que ça voit des choses, mais pas de celles qui vous intéressent.

C'est d'ailleurs précisément pour cela qu'un gardien de phare devient gardien de phare : pour ne pas voir ces choses qui vous intéressent et pour voir ces autres choses qui ne vous intéressent pas.

Je peux seulement vous dire une vérité : après le grand incendie il y a eu chez ceux de la cité un printemps des âmes. Je ne peux pas le dire autrement. Un allègement considérable.

C'était ma vacation de septembre, dès que j'eus posé le pied sur le quai je l'ai senti. J'aurais pu rester dans la cité alors. C'était devenu vivable soudain.

Mais je connais cela. L'euphorie de la convalescence ça s'appelle. Ma grand-mère fut donnée pour morte l'année de ses soixante-dix ans et quand elle a été sauvée elle s'est allégée comme cela, exactement pareil. Ca lui a tenu six mois et puis elle a recommencé à cracher sur l'existence. Elle a vécu encore

quinze ans et elle est morte en maudissant son prochain.

Et lui, vous l'avez rencontré ?

Je crois bien. Vers la fin de ma vacation un type que je ne connaissais pas m'a accosté derrière les quais de déchargement. Il avait une élocution timide malgré un regard plutôt franc. Après quelques échanges d'usage, remarquablement succins d'ailleurs, il me demanda sans crier gare si ma profession me portait à étudier des objets sans lien avec l'être humain. Je lui répondis que oui sans doute on pouvait dire cela, en partie du moins et il me demanda alors si j'accepterais d'en parler avec lui.

Je lui indiquai la date de ma prochaine vacation et nous prîmes rendez-vous.

Nous ne nous sommes bien entendu jamais revus.

De retour au phare je compris soudain qu'il devait être cet homme dont on prétendait qu'il avait sauvé la cité de l'incendie.

JEUNE FILLE 2

“ Lui et moi nous nous sommes connus à la bibliothèque. Nous avons les mêmes horaires. C'est-à-dire, pas au début, mais assez vite nous avons eu les mêmes horaires. Enfin vous comprenez.

Il consultait ses pesants ouvrages scientifiques dans le coin le plus sombre de la grande salle, tandis que je papillonnais en culpabilisant de mon inefficacité, comme tous les étudiants du monde.

Pour l'aborder j'inventai le besoin de consulter un des livres posés devant lui. Un précis de géologie ! Je ne pense pas qu'il crut un instant à ce subterfuge. Tout le monde peut voir sur mon visage que la géologie est le dernier de mes soucis. Il m'a fallu pourtant rapporter l'épais volume jusque chez moi, puis à nouveau à la bibliothèque quelques jours plus tard pour le lui rendre.

Il eut l'élégance de ne me poser aucune question sur le contenu de l'ouvrage. Sans chercher de prétexte il engagea la conversation sur Thomas Hardy. C'était sidérant parce que la littérature anglaise du XIXème siècle était mon sujet d'étude. Soit c'était pure coïncidence, soit il m'avait observée suffisamment, soit on nomme cela

une intuition ou quelque chose de plus subtil encore. Dans tous les cas de figure ça valait le coup. Je ne suis pas farouche de nature et en particulier avec lui car je le trouvais si peu impressionnant, si peu dominant, mais pour cette histoire de Thomas Hardy je n'ai jamais osé lui poser la question. Donc je n'ai jamais su le fin mot. Je suppose que c'est sans importance. A moins que si ?

Nous sommes devenus très proches si rapidement ! Sans doute ce qu'on appelle le miracle de la littérature victorienne ! Je lui prêtais certains ouvrages, notamment la correspondance de Dickens et les poésies de Hardy, qu'il ne connaissait pas. Lui ne me prêtais jamais de livre, car à l'en croire il ne possédait pour ainsi dire rien, ce que je pus vérifier aisément lorsque je me rendis chez lui.

Vous êtes donc allé chez lui ?

Oui, à de nombreuses reprises.

Avez-vous eu ce qu'on nomme des « relations intimes » ?

Je ne me sens pas tenue de répondre à ça.

Je note donc : « probablement oui. »

Vous ne noterez rien du tout. Je n'ai jamais été sa maîtresse.

L'a-t-il souhaité ?

Un soir nous eûmes une conversation sur ce sujet. Sur un plan général bien sûr, mais c'était un échange qui pouvait être embarrassant, si on voulait bien qu'il le soit. Ses réponses étaient évasives et très théoriques, ce qui ne lui ressemblait guère et il finit par se taire. Il sortit sur le pas de porte pour déplacer un pot de fleur qui n'avait besoin de rien, rentra s'essuyer les mains à un torchon et sans se retourner m'expliqua qu'en ce qui le concernait il en avait terminé avec ces problématiques-là. Que toute réalisation, tout aboutissement, de manière générale et dans ce domaine-là tout particulièrement, ne l'intéressait plus du tout. « Je ne suis pas un constructeur. Je suis un petit bouchon au sommet des vagues. Pas plus. »

Je lui demandai si à son avis il se comportait avec moi comme il le ferait avec un homme. A quoi il répondit qu'évidemment non.

« Et pourquoi ? »

« Je ne peux pas me l'expliquer. »

Tout cela était à la fois très simple et bizarrement obscur.

De toute façon, bien que je sois très jeune, je ne suis pas ce qu'on appelle spécialement une jolie fille.

Et vous, souhaitiez-vous devenir sa maîtresse ?

Ce n'est pas une question qui est censée devoir vous intéresser ici.

*C'est exact. Veuillez m'excuser.
Quelle était donc la teneur de vos conversations ?*

Mais nous parlions de tout !
De lui, de moi, des gens de la cité, de la bêtise de son voisin, des mille manières de préparer le poulpe et puis de littérature, toujours !
Vous savez il était écrivain.

Avez-vous lu de ses écrits ?

Non, jamais. Enfin, pas des choses que moi j'appelle de la littérature.

Pensez-vous qu'il était réellement écrivain ?

Je ne sais pas.

Peut-on l'être lorsqu'on ne souhaite rien aboutir ? Oui peut-être.

Vous savez, il avait un grand projet. Une véritable obsession. Il voulait écrire sur les pierres. Sur les rochers. Et rien d'autre. Mais pas de manière scientifique. Il souhaitait écrire le roman d'un caillou disait-il, comme Flaubert avait écrit le roman d'une provinciale.

« Les sujets sont d'égal intérêt. La vie représente une si infime partie de l'univers, et la littérature ne parle que d'elle, c'est à n'y rien comprendre. Il faut bien que quelqu'un commence à rééquilibrer cela. »

Les écrits de sa main que j'ai pu lire se rapportaient à ça : c'était la compilation des différentes étapes de la fusion nucléaire et les atomes qui en résultaient suivant les températures atteintes, ou bien le comportement des électrons sous les contraintes d'une étoile à neutron. Ça me tombait des mains. Je suis incapable d'estimer la véracité de ces assertions, mais tout cela me paraissait assez douteux. A tout le moins très brouillon. « Ce sont des esquisses préparatoires, m'expliquait-il, des sortes d'études de mœurs. » La sociologie des atomes en somme !

Un soir je lui dis que son projet n'était rien d'autre qu'un suicide littéraire. Cela l'affecta beaucoup. Je m'en voulus d'avoir parlé trop

vite. D'ailleurs ce n'était pas exactement le fond de ma pensée. Ce que je pensais était beaucoup plus méchant que ça.

Quelques jours plus tard nous avons rendez-vous sur la digue du large pour observer la grande marée d'équinoxe. D'aussi loin qu'il me vit il agita les bras en criant : « Je vais t'expliquer ! Je vais t'expliquer ! »

« L'époque de la représentation des sentiments et des émotions humaines dans l'art a été assez longue. Nous avons un spectre assez vaste d'œuvres qui ont représenté l'être humain souffrant, entre la bête et l'ange. Tout ça touche à sa fin, en quelque sorte, et la coupe est pleine. Si l'on exprime encore quelques excès d'expression de l'être humain, des situations extrêmes de joie ou de souffrance, de jubilation ou de cris et de tourments, ce spectre ne devient pas pour autant plus large. Une orientation différente s'impose. »

Je lui dis que je comprenais cela. Mais j'étais assez gênée, car je ne reconnaissais pas sa manière de s'exprimer. Il était moins lyrique que ça, plus direct. C'est donc qu'il s'agissait d'une citation. Il parlait souvent par citation, la plupart du temps sans mentionner l'auteur. Mais comme son élocution devenait soudain légèrement sentencieuse, je ne tombais pas dans le panneau. Je ne sais pas pourquoi il faisait cela, car il n'avait vraiment pas besoin de béquilles pour dérouler clairement sa pensée. Sauf en effet pour cette histoire de roman d'un caillou, sur laquelle il s'exprimait

avec les plus grandes difficultés. Cela lui tenait tant à cœur !

Plus tard j'ai compris que cette citation qu'il m'avait servie si joyeusement sur la digue ne reflétait pas vraiment sa pensée, que celle-ci était en somme beaucoup plus radicale et, si ça se trouve, beaucoup plus profonde.

Ce jour-là j'avais conclu la conversation en disant : « Mais au fond tout ceci n'est que lithorature ! » Il avait pouffé : « C'est bon ! Match plié ! ». Et il n'avait plus été question de ça de la journée.

Et puis vous savez, n'est-ce pas, après le drame de la barre il s'est brutalement replié sur lui. Je l'ai encore revu à la bibliothèque, mais de plus en plus rarement et il n'a plus jamais été question d'aller chez lui.

Ensuite il n'est plus venu à bibliothèque et nous nous sommes très vite perdus de vue.

CHEF DE SERVICE

“ Que ce type-là fût commis aux écritures ça ne tenait pas la route. On voyait vite que c’était quelqu’un d’instruit, beaucoup trop lettré pour un poste subalterne comme celui-là.

Et même s’il n’était pas d’ici, pas du tout même, je n’avais guère de doute qu’il assimilerait aisément tous les rouages administratifs locaux qui sont, il faut le reconnaître, plutôt circonvolutionnés à certains endroits. De plus c’est quelqu’un qui ne prenait jamais aucune initiative. Tout le temps qu’il est resté dans mon service je ne l’ai jamais vu prendre la moindre décision, la moindre liberté. Cela veut dire qu’il avait un sens aigu de la hiérarchie et de l’organisation. Ce sont deux qualités cardinales pour travailler dans notre administration.

Je l’ai donc convoqué dans mon bureau, c’était une fin de semaine, et je lui ai proposé un avancement. C’était une offre assez intéressante, un avancement plutôt rapide on va dire et qui, lui ai-je fait comprendre, pourrait en appeler d’autres dans un futur proche.

Il s’est incliné légèrement et m’a remercié d’un ton protocolaire.

« Et bien, songez-y et nous en reparlons en début de semaine prochaine ! »

Le lundi suivant, dès la première heure, il s'est présenté à mon bureau et m'a remis sa lettre de démission.

Vous comprenez cela ?

Je lui en ai demandé la raison, à quoi il me répondit qu'il avait trouvé un autre travail.

Et cet autre travail vous le connaissez ?

Oui, mais je veux bien que vous me confirmiez cela.

Portefaix !

Il était allé se faire embaucher portefaix !

Vous savez ce que c'est que portefaix ? Mais c'est la lie du port ! Portefaix c'est rien, c'est moins que rien, ce qu'ils font un bœuf le refuserait !

Pourquoi a-t-il fait cela à votre avis ?

Pourquoi ? Ah oui, pourquoi on fait une chose pareille ?

J'ai rien demandé d'autre : « Pourquoi faites-vous ça ? »

« Je ne sais pas. Il me semble que c'est mieux ainsi. »

« Mais mieux pour qui ? »

« Je ne sais pas. Pour tout le monde. Ca me
semble plus... Plus convenable. »

Voilà !

C'est tout : plus convenable !

Vous pouvez comprendre ça, vous ?

Moi pas.

MARIN

“ Ecoutez-moi bien.

Ce mec vous voulez savoir ce que c'est ?

Je vais vous le dire.

Un orgueilleux. Rien d'autre.

Et pour nous marins, l'orgueil c'est le péché mortel.

Sur terre un orgueilleux il pourra toujours donner le change, y en a même à qui ça plait, mais sur mer un orgueilleux il tient pas une saison avant qu'on aille le repêcher au fond.

Ce mec-là c'était ça : un orgueilleux de la pire espèce.

Il est venu, il a commandé aux flammes, c'est passé et il a cru qu'il commanderait aux vagues. Mais on ne commande pas aux vagues et sa grande gueule nous a coûté six hommes ! Six jeunes !

Il est venu trainer sur les quais sa grande figure modeste et il s'est cru malin à expliquer que la grande barre du large on pouvait la passer avec une simple barque, en s'y prenant bien. En s'y prenant bien ! Comme si nous on avait l'habitude de s'y prendre mal ! Mais la grande barre c'est une vague tueuse, elle est là depuis combien de siècle et jamais personne ne l'a passée ! Et lui s'est un étranger, un type du nord, la barre il ne l'a

jamais vue, il la connaît pas et il la passe ? Est-ce qu'il sait seulement qu'elle se déplace de plusieurs milles en une saison ?

S'il voulait la passer personne le retenait d'aller s'y noyer, mais on ne parle pas de ça. Si on veut y aller on y va. Seul. On se noie et on ferme sa grande gueule.

Que s'est-il passé exactement avec la grande barre ?

Ce qui s'est passé c'est que les jeunes ils l'ont entendu parler et ça leur a mangé la tête. Trois mois plus tard ils y sont allés sans rien dire aux anciens, ils sont partis avant l'aube et quand les vieux ont tiré leurs filets, au petit matin, ils ont récupéré la barque retournée et les six cadavres. Voilà ce qui s'est passé.

Il avait parlé de ce projet combien de fois ?

Qui demande ça ?

La réponse c'est qu'on ne parle pas de ça !
Jamais !

Surtout pas devant des jeunes qui n'y connaissent rien.

Il a dit qu'il fallait passer à marée montante à pleine lune. Les jeunes ont tout fait à l'envers.

S'ils avaient suivi ses conseils seraient-ils passés ?

Mais on ne suit pas ce genre de conseil !

Vous pouvez entendre ça ?

La barre on ne la passe pas. On ne l'a jamais passée. On ne la passera jamais.

Quand on n'est pas capable de fermer sa gueule on ne traîne pas chez les marins.

Ce mec-là il venait sur les quais il posait des questions à tout le monde. Il voulait tout savoir sur tout. Je dis pas que c'est mauvais, je dis que quand on veut savoir on cause pas : on ferme sa gueule et on regarde. On prend le temps. Si on est pressé on s'en va bosser avec les marchands, eux ça leur plaît ce qui va vite, ils aiment ça les grandes gueules et tout le baratin.

Vous savez, à un moment il était sur les quais il bossait comme portefaix. Je m'excuse, quand on a lu le nombre de livres que ce type-là s'est enfilés, on se fait pas portefaix ! Ca aussi c'est de l'orgueil. Moi j'ai pas lu de livre peut-être, mais je sais reconnaître un type qui a lu des livres. Assez vite même. C'est pas très difficile. Ca me dérange pas qu'on lise des livres, pas du tout, je respecte, mais quand on a lu des livres on se fait pas portefaix, ça colle pas. Et on dit pas comment passer la grande barre, parce que la grande barre on la passe pas avec des livres.

Le matin qu'on a repêché les six jeunes il portait des caisses sur l'arrière-quai. Quand il a su, il a posé son fardeau et il est rentré chez lui. On l'a plus revu. Il a été bien inspiré de pas refoutre les pieds sur le quai, j'aime autant vous le dire !

Après l'enterrement des jeunes, on a réuni tous les marins.

On a reedit que personne passait la barre. On a tous levé la main pour voter le boycott définitif de ceux qui reparleraient de passer la barre.

Et puis à la fin de la réunion le vieux borgne, celui qui dit jamais rien, il s'est levé comme ça et il a dit : « De toute façon ce type-là, c'est lui qui a allumé le grand incendie. » Et il s'est rassit.

« Qu'est-ce que tu dis là le borgne ? T'es pas fou ? »

« Je dis ce que je dis et je suis pas le seul à le dire. Ceux de la forêt ils pensent pareil. »

CEUX DE LA FORÊT

“ A ceux qui viennent nous demander d’où est venu le feu et où est parti le feu, nous répondons : que celui qui a vu parle, que celui qui n’a pas vu se taise.

Et vous qu’avez-vous vu ?

Qui a éteint le feu, nous l’avons vu et ils sont nombreux.

Qui a allumé le feu nous ne l’avons pas vu.

C’est tout ?

C’est tout.

MARIN

“ Ceux de la forêt ils s’expriment bizarrement, c’est entendu. Quand ils ont aligné deux phrases c’est le bout du monde. C’est quand même des gars qui ont pris de la fêlure à force de voir personne. Sans compter qu’ils se croient les rois du pays. Enfin, c’est juste des bucherons quand même...

Mais si on leur parle en tête à tête, c’est plus clair et le déroulé ils le donnent comme une horloge : les premières flammes c’était avant l’aube, dans la garrigue. Trois heures plus tard les grands prés de l’ouest étaient pris. Quand on leur demande comment le feu il fait pour passer de la garrigue aux grands prés de l’ouest, ceux de la forêt ils répondent tous la même chose : de la garrigue aux grands prés le feu il passe pas, c’est impossible. Pas tout seul.

Ensuite il y a eu cette chose incroyable : les flammes qui franchissent les trois rivières. Chaque rivière y a pas un gars qui peut lancer un caillou sur l’autre rive. Ça se visualise ? C’est pas des pissous. Le feu c’est peut-être terrible, mais ça n’a pas d’aile, autant qu’on sache.

Quand le feu a eu pris les grands prés et sauté les trois rivières, c’est là qu’on l’a vu pour la

première fois, dans la chaîne des sauts, aux faubourgs majeurs. Avant, personne l'avait vu. Quand on est aux grands prés de l'ouest et qu'il y a du grabuge, comment on se retrouve aux faubourgs majeurs ? Et bien le plus direct c'est les trois rivières.

Voilà.

Si vous dites ça à ceux de la forêt ils répondent « D'accord, mais nous on n'a rien vu. »

Et nous on dit que celui qui attend de voir pour savoir, celui-là il a vite fait de s'échouer.

CHEF DE SERVICE

“ Je sais bien ce que les marins ont commencé à dire après le drame de la grande barre. Je sais ce qu'ils se sont mis dans la tête : que le grand incendie c'était lui.

Comment raisonnent donc ces gens-là ? Quels méandres obscurs conduisent leurs pensées ? Prenez une langouste et accouchez-là d'un fil à plomb, ce ne sera pas plus absurde que de remonter d'une noyade vers un incendie !

Si ce n'est pas du ressentiment délirant qu'on me retire mon grade !

Et ils sont si nombreux à s'être mis à penser comme les marins. Presque tous !

Ils sont tous tellement irrationnels !

Ce n'est pourtant pas si compliqué d'en rester aux faits. Les actes avérés sont l'honneur d'une pensée bien ordonnée.

Et quand on ne sait rien on garde ses oukases au frais !

Et à son sujet mes certitudes se bornent à cette simple balance :

Au crédit :

1. Il ne commettait pas d'erreur dans les tâches qu'on lui réservait
2. Il ne prenait aucune initiative professionnelle individuellement

Au débit :

1. Il est coupable d'au moins un comportement inexplicable, c'est-à-dire au-delà des limites du bizarre : refuser un avancement bureaucratique pour s'engager portefaix
2. Il n'était pas d'ici

Est-ce que cela suffit pour vouloir s'en débarrasser ?

De cela on peut débattre, mais sur ces bases neutres.

Ce n'est pas la peine de tirer du fil à plomb d'une langouste pour ce faire.

Et votre avis ?

Mon avis ?

Mon avis c'est que le débit est suffisant, oui.

Largement.

JEUNE FILLE 2

“ Je vous l’ai déjà dit : après le drame de la grande barre il s’est terriblement replié et très vite je ne l’ai plus vu.

Ca a été comme un effondrement.

De mon côté aussi.

J’aimais sa vitesse d’esprit agile et mauvaise comme la patte d’un chat et aussi ce rire dont l’inextinguibilité finissait toujours par détruire l’élégance, j’aimais son humour destructeur, sa science délicieusement approximative et sa culture chaotique, j’aimais par-dessus tout son enthousiasme inavoué pour tout cela. Mais soudain je me suis trouvée écoeurée par son manque de considération pour l’existence.

Oui, celui qui se retrouve à ne plus hiérarchiser le vivant du minéral, oui naturellement celui-là peut se trouver fasciné par le charbon et fasciné par la facilité de cela qui précipite dans l’inorganique.

Oui, soudain je vois que tout cela est possible et que les méandres d’une intelligence puissent conduire à une telle bêtise m’écoeure.

Mais au fond je ne sais rien.

Je sais seulement que je ne sais pas et cela est déjà suffisamment terrible.

Ne pas pouvoir vous dire : « C'est impossible
monsieur, sur mon âme c'est impossible ! »
Ah ! Quelle tristesse !

GARDIEN DU PHARE

“ Vous savez très bien que j’étais reparti au phare et que je n’ai rien vu.

Mais je vais quand même tout vous raconter, parce que ce n’est pas très difficile à deviner.

Ils l’ont admiré, puis ils l’ont aimé. Mais lorsqu’ils se sont rendu compte que leurs vies ne bougeaient pas, ils se sont lassés, ont pris honte de leurs élans, ils l’ont détesté et l’ont tué.

S’il n’avait pas été étranger tout ce serait déroulé différemment.

Vous dites qu’ils l’ont tué ?

Non, je n’ai rien dit de tel.

C’est une conclusion théorique.

Je ne sais pas cela, je n’ai rien vu.

Je n’étais pas là.

Je vous l’ai dit.

JEUNE FILLE 1

“ Ils sont tous si grossiers ici !
Si épais !
Si veules !
Qui est juge de tout cela ?
Qui se permet de condamner les
combustions ?
Y a-t-il une hiérarchie de ces choses-là ?
Qui sait où se trouve la vie et où se trouve la
mort ?
Eux ils sauraient ça ?
Mais ils ne savent tellement rien !
Ils ne savent qu’aboyer en meute et courir
après les ombres !
Lui connaît le chemin et son regard le dit
assez. Il sait où est la vie et comment on la
préserve et comment on l’entretient et
pourquoi il faut la rétablir et il sait la brutalité
ou la douceur nécessaires pour y parvenir.
C’est lui qu’il faut interroger et il vous dira.
S’il dit que le feu est nécessaire, alors vous
devrez l’entendre.
Mais qui entend ça ?
Ils sont tous si veules, si attachés à leur terre
et à leurs coutumes misérables !
Ils ne souhaitent que conserver !
Toujours et éternellement conserver !
La transmutation ne les intéresse pas.
Un veau serait plus aventurier !

Ils distinguent la mort de la vie et c'est pourquoi ils n'accéderont jamais à la vie.

Parce qu'ils condamnent la mort, alors ils condamnent la vie.

Deux atomes qui fusionnent, est-ce la mort ou est-ce la vie ?

Qui répond de ça ?

Avec eux l'hélium remplirait l'univers pour la nuit des temps.

Je vous le dis : votre enquête ne m'intéresse pas.

Qui brûle quoi ?

Rendez-vous compte !

Quelle préoccupation d'épicier !

Pouah !

PORTEFAIX

“ Après le drame de la barre plus personne ne l’a revu par ici.

C’est bien normal.

Mais moi je suis allé jusque chez lui et j’ai fait le tour de sa maison.

Rien que pour emmerder les marins, je l’ai fait.

Je suis allé chez lui et j’ai cherché à le voir, rien que pour montrer que les micmacs des marins ne regardent qu’eux, juste pour lui dire mon idée là-dessus.

Des marins toujours il s’en noiera. Si on veut pas se noyer, on va pas sur l’eau, à mon avis c’est aussi simple que ça. Mais ils sont tellement fiers que toujours il leur faut une explication. S’il faut inventer un Léviathan pour justifier un naufrage, ils inventent un Léviathan, ça les dérange pas plus que ça.

Et vous l’avez vu ?

Ben non, je l’ai pas vu. J’ai pas osé frapper, mais à mon sens y avait personne, pas de lumière, pas de bruit, rien. Si j’avais attendu sûrement j’aurais fini par le croiser, il devait pas être si loin : y avait de la fumée par la

cheminée. Mais d'un coup j'ai pris la frousse, je sais pas, avec la forêt à côté et l'obscurité, je l'ai imaginé qui errait là-bas, tout seul dans les bois.

Avec la nuit qui venait je vous dit, j'étais pas bien.

Je me suis tiré.

C'est à cause de l'incendie et des soupçons ?

Non, je ne pense pas.

Enfin, on sait pas.

De toute façon ce type était bizarre, vous croyez pas ?

Gentil sûrement, mais bizarre.

On ne vient pas de si loin pour porter des caisses.

On lit pas tous ces bouquins pour trimer sur les quais.

Vous croyez que ça me fait marrer moi, de bouger toutes ces merdes ?

C'est pas normal tout ça, non.

C'est pas clair à la fin.

C'est pas clair.

Non.

Je veux plus me mêler de ça.

BIBLIOTHEQUAIRE

“ Une seule fois nous eûmes l’occasion de parler un peu longuement.

C’était un après-midi de printemps et il faisait étonnamment chaud. Aussi nous échangeons des propos de politesse à propos du soleil. De but en blanc il se lança comme ça à m’expliquer le fonctionnement nucléaire des étoiles et combien cela était fascinant qu’un gaz demeure sous forme sphérique par le simple équilibre magique des forces gravitationnelles qui tiraient à l’effondrement et des réactions thermonucléaires qui poussaient à l’explosion et comment tout cela ne pouvait finir que par un effondrement majeur lorsque tout l’hélium se trouvait consommé et pourquoi lors de cet effondrement final toutes les matières entraient en fusion les unes après les autres et pourquoi une masse critique était nécessaire pour aller jusqu’au cœur, jusqu’au fer et c’est à ce moment-là que j’osai l’interrompre poliment.

C’est que les sciences voyez-vous, ce n’est pas vraiment mon affaire.

« Alors écoutez seulement ça, a-t-il ajouté, écoutez ça mon ami, écoutez comme c’est fascinant : pour parvenir à la fusion du carbone vous devez avoir affaire à une étoile

de vingt cinq masses solaires. En dessous il ne faudra pas y compter. Le soleil s'arrêtera à la fusion de l'hélium. C'est très modeste, n'est-ce pas ? Et pourtant un simple tesson de bouteille concentrant un rayon matinal peut transformer un paysage en cendre. Etrange, vous ne trouvez pas ? Ce que le soleil ne peut pas faire tout seul un simple tesson le lui offrira ! »

Je revois encore son visage dégoulinant de sueur et ses mèches de cheveux collées autour de son regard exalté.

C'était assez embarrassant en réalité, vraiment gênant tout cet enthousiasme débordant. Lui qui était si réservé dans notre enceinte.

Et plus j'y repense, plus je trouve cela embarrassant.

Excusez-moi, mais je préfère ne pas y revenir davantage.

Notez que je le tiens pour le sauveur de notre bibliothèque et restons-en là.

La suite est à choisir entre l'inextricable et le sordide.

Je n'y tiens pas.

ETUDIANT

“ On est comme tout le monde, on s’interroge. C’est normal.

De mon côté je vais vous dire à quelles conclusions je suis parvenu.

Ce gars-là, avant tout le reste, c’était d’abord cela : un maître absolu de l’ironie.

C’est-à-dire qu’il n’était qu’en réaction. Vous comprenez ?

Pas dans le faire, mais dans le défaire.

On peut dire ce qu’on veut, mais au commencement il n’y avait pas l’ironie. Au commencement il y avait le verbe.

Au commencement il y avait l’esprit. Pas le mot d’esprit.

N’est-ce pas évident soudain ?

L’ironie ne crée rien. Elle contre-crée. Elle rebondit sur ce qui lui préexiste. Ce n’est qu’une réaction. Au mieux elle déplace, au pire elle détruit. Le plus souvent elle détruit, n’est-ce pas ?

Ce genre d’humour brillant qu’on aime tant chez nous soyons honnête, ce n’est qu’un travail de sape. Faut quand même aimer l’odeur de la cendre.

Ca interroge.

Je nous inclus dans la réflexion, bien sûr. On n’était pas les derniers, c’est un fait. On se marrait avec ça, mais voyez-vous on est des

amateurs nous, des rien du tout, ça je l'ai bien compris. Lui c'était le roi : en un seul mot il vous effondrait une vie de conviction ! Il réduisait tout en cendre. Sans y toucher, toujours avec élégance, naturellement.

Nous on est jeunes, ça passe. Mais c'est quand même un esprit qui inquiète chez un homme d'âge mûr, vous ne trouvez pas ? Il y a bien un âge où on s'assoit, non ?

Un soir de chahut je vais vous dire ce qu'il m'a confié : « La seule opinion pour laquelle je voudrais bien mourir : le droit de n'en point avoir. » Je puis vous assurer qu'il était sincère alors. In vino veritas, bien sûr.

Et bien quoi ?

Changer d'opinion on peut toujours. Avoir des idées dégueulasses aussi, pourquoi pas. Ca se discute au moins.

Mais si tu n'as pas d'opinion, c'est que tu ne connais pas de borne, ni de territoire, ni de morale.

VIEILLE FEMME

“ Mais bien sûr !
Vous faites entrer l'étranger et il faut
s'étonner !
Mais s'étonner de quoi, je vous demande ?
L'étranger n'emprunte pas nos chemins et
brûle nos maisons.
Et il violera nos femmes et emportera nos
enfants.
Il videra notre pays et le remplira de son sang.
Toujours il en a été ainsi, comme l'attestent
tous les écrits anciens.

FONCTIONNAIRE

“ Si vous me promettez l’anonymat, alors je vous dirai ma façon de voir tout ceci.

Vous avez ma parole.

Et bien voilà, c’est très simple : en ce bas-monde on se fait tellement chier, qu’une once de folie est toujours reçue comme une bénédiction. Le moindre dérèglement est une bouée qu’on s’arrache. Et la morale n’a rien à faire ici.

Alors s’il faut incendier une forêt pour cela, et bien incendions une forêt !

Naturellement !

Moi je le ferais sans hésiter, si j’en étais capable.

Pourquoi croyez-vous qu’on ne passe pas à l’acte ?

Tous autant qu’ils sont ils le feraient, s’ils en avaient les capacités.

Et d’ailleurs ils le font, regardez : ils n’incendient pas de forêts, ils traquent un homme et le bruit de la curée les fait revivre et l’odeur de la mort les enivre.

Vous avez vu, n’est-ce pas : ils se sont bien servis, ils se sont bien gavés !

C'était un beau festin !
Ils en ont eu pour leur argent !
Oh ! je ne me cache pas : j'y suis allé comme
les autres.
Comme je suis un lâche je n'ai pas mis le
couvert, mais le spectacle j'y ai goûté, ça oui !
C'était fameux !
A en vomir !

ECOLIERS

“ Moi, ma maman elle a dit que le monsieur il avait mis le feu à la forêt et qu’il fallait le pendre. Elle a dit que c’était un étranger et qu’on aurait jamais dû le laisser entrer. Elle a dit que si jamais elle le revoyait près de l’école et bien mon papa il irait lui casser la gueule à ce pédophile, mais elle a pas voulu dire ce que c’était un pédophile.

“ Moi, ma maman elle a dit que ce type-là il a rien fait du tout, que c’est juste un pauvre type et qu’il y a qu’à le laisser tranquille et lui demander de s’en aller ailleurs. Mais mon père il l’a traitée de sale rêveuse et il a dit qu’elle avait qu’à partir avec le type si elle le trouvait si bien que ça et ma maman s’est mise à pleurer.

“ Moi, mon papa et a ressorti la carabine du grand-père et je l’ai aidé à la nettoyer. Il a dit que quand y avait un loup dans la bergerie et bien les moutons devaient se mettre sur leurs pattes arrières, mais je n’ai pas compris ce que ça voulait dire.

VOISIN

“ Grosso modo un an après son installation.
Début d’été. Un jour de semaine.

Il est venu un premier groupe dans l’après midi. Cinq ou six jeunes. Des marins, je crois bien. Ils ont tourné autour de sa baraque en gueulant des insultes. Et puis ils se sont carrés devant la façade avec les mains sur les hanches comme aiment faire les jeunes et ils ont craché sur la porte. Ensuite un grand costaud a ramassé deux pierres et les a balancé sur le toit et ils sont partis en courant. Quelques heures plus tard ils sont revenus avec des plus vieux et ils ont jeté des tas de pierre. Ils ont pété deux ou trois fenêtres et ont attendu en gueulant. Mais de chez moi je ne pouvais pas distinguer les mots. Et puis ils sont à nouveau partis.

Au crépuscule il est arrivé une foule considérable, de tous âges, de tous styles, même des enfants, des femmes aussi, des marins, des bourgeois, des paysans, des fonctionnaires, de tout ! Ils se sont mis devant la maison comme s’il devait se passer un spectacle. Mais il ne se passait rien du tout.

Moi je bougeais pas et quand le soir est tombé j’ai pas allumé, rapport que je tenais pas à être associé.

La foule gueulait très fort maintenant et je distinguais des exclamations. « Assassin ! »
« Incendiaire ! » « Rentre chez toi ! »
« Pédophile ! »

Quand il a fait complètement nuit les jeunes marins ont apporté des torches et ça a continué encore comme ça un bon moment. On entendait des pleurs et des groupes qui partaient en courant, puis faisaient de brusques demi-tours. J'ai aperçu furtivement un adolescent qui était monté sur le toit et qui pissait dans la cheminée en riant. Il y avait des applaudissements. Toute la baraque était entourée. Un groupe de chiens errants s'était rameuté et il y a eut une bagarre entre eux. Les gars ont sorti des bâtons et ont tapé sur les clébards. Ils en ont laissé deux ou trois sur le sol. Des femmes se sont mises à hurler.

Le feu a pris derrière la baraque et je n'ai rien vu. Il y a eu un mouvement de foule et des enfants qui criaient « Ca brûle ! »

La maison s'est embrasée à une vitesse incroyable.

Alors je suis sorti sur le perron de chez moi. Un paysan m'a gueulé dessus : « Barre-toi connard ! » et a disparu. J'ai suivi la foule qui faisait comme un torrent vers la ville.

Quand je suis arrivé au port, plus personne dans les rues. C'était devenu désert en un clin d'œil.

Je suis rentré dans un troquet et j'ai commandé un rouge. Y avait juste un vieux là-dedans et la tenancière qui tirait la gueule.

Personne qui causait. J'ai commandé un deuxième verre.

Dehors il s'est mis à pleuvoir doucement.

J'ai attendu qu'on me foute à la porte.

Alors je suis remonté chez moi et ma baraque était intacte. Celle de l'autre en revanche il en restait rien. Même les trois pins y étaient passés.

La baraque elle valait rien de toute façon, je l'ai toujours dit. Par contre les pins, quand même, c'est du gâchis.

BOURGMESTRE

“ Je n’infirmes, ni ne confirme, les allégations montées depuis la communauté des marins et finalement relayées, semble-t-il, par une majorité de mes administrés. Ce n’est pas ici mon rôle.

En ma qualité de bourgmestre j’ai publié un communiqué condamnant avec la plus grande fermeté les mouvements de foule et les exactions ayant abouti à l’incendie de la maison aux trois pins. Aucun acte, aussi odieux soit-il, ne saurait justifier de tels agissements.

Au delà de cette condamnation morale sans équivoque, et tenant compte de l’extrême tension qui demeure dans la cité, ainsi que de l’absence de flagrant délit quant au déclenchement de l’incendie de la maison, j’ai pris la décision de ne pas poursuivre l’enquête au-delà de la consignation scrupuleuse de la chronologie des faits.

Je vous remercie au passage pour votre œuvre d’enquête.

Par soucis d’apaisement général des esprits, il ne semble pas opportun à mon administration de poursuivre au pénal d’éventuelles responsabilités qu’il est visiblement inutile d’aller chercher ailleurs que dans le

dérèglement accidentel des rouages habituels de notre vivre-ensemble.

Qu'on le veuille ou non, c'est-à-dire qu'il l'ait voulu ou pas, cet homme a, en un certain sens, fini par incendier la cité. Je suis tenu d'en revenir à cela.

J'administre une population, ergo j'administre aussi ses peurs.

Je n'administre pas des vérités, j'administre une réalité. Ce n'est pas exactement la même chose.

Je n'ai pas à être un père la morale.

Puis-je toutefois vous poser une dernière question ?

Je vous en prie.

L'homme était-il à son domicile au moment des faits ?

A la suite du drame de la grande barre du large, dans lequel il était largement impliqué, cet individu s'était peu à peu isolé et avait rompu toutes relations sociales. Il n'avait plus été aperçu depuis plus d'une dizaine de jours au moment des faits et tous les éléments concordent pour attester qu'il avait vraisemblablement quitté définitivement notre cité.

Avez-vous interrogé son voisin ?

Mon administration n'est pas payée pour recueillir le témoignage des ivrognes.

Les décombres de la maison ont-ils été fouillés ?

Par soucis d'apaisement et pour éviter des mouvements de foule autour de ruines au demeurant dangereuses, les décombres ont été poussés par les services sanitaires jusqu'aux marécages qui jouxtent la forêt et engloutis.

VIEIL HOMME

“ Mon ami, avec la meilleure volonté du monde je ne vous apprendrais rien de plus.

N’attendez rien de mon côté.

J’ai toujours fui les évènements. Toujours.

Déjà gosse, s’il y avait de la bagarre je prenais la tangente. Alors vous pensez, c’est pas à mon âge que je vais monter dans la charrette.

Le jour du grand incendie on m’a pas demandé mon avis, quand ça crame tu te débines pas. Si t’es là, t’es là. Y a pas à tortiller.

Mais moi deux jours après, je me suis tiré. Vous comprenez ?

Sitôt l’incendie terminé, c’était décidé.

Je suis passé voir mon neveu et j’y ai dit comme ça : « Ca pue par ici, petit, conduis-moi chez mon frère. »

« C’est vrai tonton, l’odeur du brûlé est âcre. »

Quel con !

Ils comprennent pas toujours tout, les jeunes.

Mais il est brave, il m’a conduit chez mon frère. Les hauts-plateaux dans l’arrière pays, ça fait une trotte quand même.

Un an j’y suis resté.

Un an, c’est ce qu’il faut pour ce genre de chose. Un cycle. Une purge quoi. C’est comme ça.

Moi, mon pressentiment dès le début il était pas bon.

C'est pas les dégâts. Les dégâts ça passe.
Mais cet incendie-là il était pas comme les autres. Je le trouvais malsain. Je sais pas le dire autrement. Comme l'empoisonnement d'un pays. Une odeur d'épidémie.

Les circonstances n'étaient pas bonnes.

Je sais ce qui arrive dans ces climats-là : l'euphorie est trop grande et ensuite la retombée est dégueulasse.

Mais peut-être j'ai tord. Peut-être l'euphorie ça vaut le coup. Peut-être ça justifie le prix. Si ça se trouve se payer la fange c'est bon aussi. Qui sait ?

Si j'avais été différent je serais sans doute pas resté célibataire. Sûrement même. Mais c'est comme ça.

Quand je suis revenu, rien ne m'a surpris.

Ni la hargne, ni l'emballement et encore moins la lâcheté de l'administration.

Excusez-moi, monsieur l'enquêteur, quelle saloperie ! Le coup du marécage ! Fallait le faire, quand même !

Je suis allé voir mon neveu et je lui ai demandé s'il en était. Il m'a dit que non, que ce soir-là il était avec ses amis. Mais son regard disait le contraire. Avec ses amis ! Seul je l'aurais peut-être cru.

Et l'homme, où est-il selon vous ?

Selon moi ?

Pourquoi selon moi ?

Étais-je là ?

Et selon vous ?

Où imaginez-vous donc qu'il puisse être ?

Disons qu'il est parti.

CONCLUSION

Considérant les faits et leur chronologie

*Considérant les témoignages et
appréciant leur sincérité*

*Considérant les soupçons et les
incohérences*

Considérant les manques de preuve

*Considérant la complexité de la
situation*

*Considérant les contradictions
apparentes et l'irrationalité des actions,*

Eu égard au faible risque de récidive,

*Eu égard au peu de conséquence sur le
devenir de la cité,*

*Eu égard au caractère orphelin ainsi
qu'à la vacuité de l'événement,*

Nous déclarons l'affaire classée.

Oullins, novembre 2018